Vol. XXXVI | Saint-Boniface, Manitoba, 16 Janvier 1907. | No. 10

ABONNEMENT
Canada et Etats-Unis....$1.00 par année
Europe (compris le port).......2.50 "

TARIF DES ANNONCES
1ère insertion, par ligne..............12 cents
Chaque insertion subséquente........8 "

N. B.—Les annonces de naissances, mariages et sépultures seront insérées au taux de 25 cents chacune.

AVIS Les annonces pour la France et l'étranger (sauf le Canada) sont reçues exclusivement à la PUBLICITE FRANCAISE ET INTERNATIONALE 42, rue de Cardinal-Lemoine, à Paris, qui a seule le monopole et la responsabilité de ce service.

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

JOSEPH BERNIER, Avocat, Directeur.

LE MANITOBA
EST PUBLIÉ ET IMPRIMÉ
TOUS LES MERCREDIS
PAR
ANT. GAUVIN, Imprimeur.
TELEPHONE 3377

Toutes communications concernant le journal ou l'imprimerie, le paiement des abonnements ou pour impressions, devront être adressées à
LE MANITOBA,
SAINT-BONIFACE, MANITOBA

NOTRE-DAME DE PENMARC'H

LÉGENDE D'ARVOR

Chaque année, à Noël, on prétend que la Vierge
Mystérieusement quitte son beau ciel d'or,
Et, pour rendre visite aux chrétiens de l'Arvor,
Change son manteau bleu contre un surcot de serge.

Au velours élimé de son étroit justin
Nul diamant n'accroche une lueur soudaine :
Elle est vêtue ainsi qu'une humble bigoudenne ;
La fatigue et le hâle ont défleuri son teint.

Mais l'accent de sa voix a des douceurs étranges :
Ceux qui l'ont entendu meurent de son regret.
Notre ciel était sombre et, dès qu'elle parait,
Une allégresse emplit les sentiers et les granges.

Jésus entre ses bras repose ; on croirait voir,
Avec son devantier d'étoffe rude et terne,
Quelque petit enfant de Penmarchon d'Audrienne,
Sous le feu sombre et doux qui couve en son œil noir.

Une aube évangélique au loin bleuit l'espace,
Et, ployant le genou devant ces pèlerins,
Les hommes de l'Arvor, laboureurs et marins,
Sentent confusément que c'est leur Dieu qui passe.

CHARLES LE GOFFIC.

Union Ste-Cecile

A une assemblée spéciale du corps délibératif de l'Union Ste-Cécile, tenue le 10 janvier dernier, les résolutions suivantes ont été adoptées unanimement :

Proposé par M. A. C. LaRivière secondé par M. A. Potvin, qu'un vote de condoléances soit offert à M. C. Billard à l'occasion de la mort de sa sœur, survenue il y a quelques jours.

Qu'une copie de cette résolution soit envoyée à M. Billard et au journal "Le Manitoba" pour publication.

LA NEIGE

Je ne sais pourquoi on s'est toujours plu à représenter l'hiver comme la saison triste par excellence. Il n'y a pas de choses lugubres qu'on ne dise, pas de comparaisons funèbres qu'on ne fasse sur son compte. Les enfants seuls—qui jugent peut-être plus juste, parce qu'ils sont moins sous l'influence des circonstances étrangères,—trouvent l'hiver agréable, et l'appellent de tous leurs vœux.

Aussi, quelle joie, quels cris de bonheur, à la première chute de neige ! Comme chaque flocon est salué avec enthousiasme, puisqu'il doit entrer pour quelque chose dans ce superbe tapis blanc et mœlleux sous lequel vont disparaître toutes les laideurs boueuses de l'automne! La neige amène avec elle toute une perspective de glissades et de roulades ; des bons hommes, des grottes, des forts que l'on assiège et qui sont défendus à coups de boules de neige ; les parties de patins et de raquettes. On voit bien un peu aussi dans le lointain les rhumes et les onglées ; mais cela arrive peu souvent et n'entre presque pas en compte ; l'enfance a d'ailleurs sur nous l'avantage de ne pas voir la saveur de ses espérances empoisonnée par l'appréhension des malheurs qui peuvent les traverser. En attendant elle jouit de la neige et de tous les amusements qu'elle procure.

Si nous voulions être de bon compte nous trouverions peut-être, nous aussi, que l'hiver a beaucoup de charmes et d'avantages, et que les sombres tableaux que nous en faisons sont plutôt enfantés par des circonstances extérieures et fausses, que par une vision exacte de la vérité.

De même que l'homme, la terre ne peut pas toujours, sans s'épuiser, travailler et produire ; il lui faut son temps de sommeil et de repos. Le sommeil, chez l'homme, détend les muscles et répare les forces, pour la journée du lendemain. L'hiver fait la même chose pour la terre qui se réveille au printemps, avec une fertilité nouvelle. L'hiver est la nuit de la terre ; les autres saisons, sa journée ; cette nuit est longue, mais aussi quel immense travail s'accomplit pendant un lendemain qui dure bien des mois !

La neige amène le repos pour toute la nature. Les fruits sont cueillis, les récoltes engrangées ; le cultivateur chôme. Tout le monde aussi devrait chômer ; car tous les hommes sont nés pour cultiver la terre qui doit suffire à leurs besoins. Le luxe et les appétits immodérés seuls ont produit les autres vocations, ont créé les autres carrières. Ah ! pour celles-là, la neige n'est pas toujours le temps du repos, du plaisir, de la jouissance. A qui la faute ? Hélas ! ce n'est pas à l'hiver, ce n'est pas à la neige ; et nous le savons bien.

Quoi qu'il en soit,—excepté pour les natures frileuses du midi,—"l'hiver est beau et la neige est aimable," comme dit le vieux poète.

Beaucoup de poètes depuis ont chanté la neige ; mais nous n'avons jamais lu rien d'aussi frais, d'aussi délicat, et en même temps d'aussi touchant que cette pièce de vers, trouvée parmi les papiers d'une jeune femme morte, il y a quelques années, à l'hôpital de Cincinnati. Nous en donnons la traduction littérale, confessant notre inhabileté à rendre l'harmonie imitative en même temps que la suave simplicité du vers anglais :

"Oh ! la neige, la belle neige ! remplissant le ciel et couvrant la terre ; elle se pose sur les toits, sur le sol, sur la tête des passants que vous rencontrez dans la rue ; elle danse, elle coquette, elle glisse, la belle neige ! elle ne peut faire aucun mal.

"Elle vole et caresse la joue d'une belle dame, ou s'attache en folâtrant sur nos lèvres. O belle neige, descendant du haut du ciel, pure comme les anges, douce comme l'amour !

"O la neige, la belle neige ! Comme ses flocons se rassemblent et paraissent rire en voletant dans un tourbillon étourdissant ; ils se chassent, ils se narguent, ils s'empressent !

"Elle se pose sur la figure et fait étinceler les yeux ; et les chiens avec un bond et un jappement, happent les brillants cristaux qui tourbillonnent autour d'eux. La ville est bruyante, et les cœurs ont des élans de vie.

"La foule enivrée circule partout. Les passants se saluent d'une parole gaie ou d'une chanson. Les traineaux joyeux passent, comme autant de météores, avec la rapidité de l'éclair, qui brillent un moment pour disparaître aux regards ; un son de clochettes, un balancement, puis tout s'efface sur le blanc manteau de neige.

"Et cette neige si pure, qui tombe du ciel, est pourtant foulée, broyée par des milliers de pas, jusqu'à ce qu'elle se confonde avec la fange horrible de la rue !

"Un jour, j'ai été aussi pure que la neige ! Mais je suis tombée, tombée comme les flocons de neige, du ciel à l'enfer ; tombée pour être foulée aux pieds comme la fange des rues ; tombée pour être bafouée, conspuée, battue ! Suppliant, maudissant, redoutant de mourir ; vendant mon âme au premier acheteur ; trafiquant dans l'opprobre pour un morceau de pain ; haïssant les vivants et craignant les morts ; Dieu de miséricorde, suis-je donc tombée si bas ! Et pourtant, je fus un jour comme la belle neige !

"Quoique brisée et souillée comme la neige foulée aux pieds, pécheresse, ne désespère pas ! Le Christ se penche jusqu'à terre, pour relever l'âme qui s'est laissée choir dans la fange du péché, et la ramener au sentiment et à la vie. Gémissant, versant le sang dans ses veines et mourant pour toi, le divin Crucifié a été suspendu à l'arbre infâme !—Ah ! qu'il ait pour moi des paroles de miséricorde ! Qu'il entende ma faible prière ! O Dieu, dans ce flot de sang qui a coulé pour les pêcheurs, lavez moi et je serai plus blanche que la neige !"

NAPOLEON LEGENDRE

—Notre conseil-de-ville fait enlever la neige de sur nos trottoirs et dans nos principales rues avec des grattoirs tirés par des chevaux. L'ouvrage se fait vite et bien. C'est une bonne amélioration.

Le Manitoba.

MERCREDI, 16 JANVIER 1907

M. L'Abbe J. D. Fillion

Nous avons aujourd'hui la pénible mission d'annoncer à nos lecteurs que messire J. David Fillion, curé de Saint-Jean-Baptiste, a rendu son âme à Dieu. Monsieur Fillion est décédé, samedi, emporté par un empoisonnement du sang; sa santé laissait à désirer depuis quelques semaines, cependant, on était bien loin de prévoir une fin si prochaine. Sitôt que le télégraphe nous transmit la triste nouvelle, les expressions de regret se firent entendre: tous, à Saint-Boniface et à Winnipeg, arrivaient et admiraient ce saint prêtre, doué d'une nature qui attire les sympathies. La paroisse de Saint-Jean-Baptiste fait une perte énorme, le mot n'est pas exagéré. Car le curé défunt avait été le fondateur de cette paroisse; il en fut l'apôtre et le bienfaiteur jusqu'à sa mort. Nous offrons donc nos condoléances bien vives à cette brave population, dont la douleur se manifeste d'une manière infiniment touchante depuis samedi.

Feu Messire Fillion avait 62 ans. Il était né dans la province de Québec. Il exerça le ministère plusieurs années dans la vieille province avant de venir ici.

Il fut pendant un certain temps vicaire à St. Jean-d'Iberville.

Il fut, ici, curé de Ste-Agathe après M. l'abbé Proulx.

C'est en 1871 que fut fondée la paroisse de Saint-Jean-Baptiste. Dans ce temps-là, ce n'était pas encore Saint-Jean-Baptiste, c'était tout simplement la région de la rivière aux Prunes. Les premiers colons étaient d'origine métisse: Antoine Vandal, ses frères Joseph, Jean-Baptiste, Louis et Roger; Prosper Ducharme, Amable Gaudry, Daniel Branconnier. M. l'abbé Proulx, mort curé de St-Lin, P. Q., et protonotaire apostolique, était alors curé de la paroisse depuis longtemps établie de Ste-Agathe; il faisait souvent les vingt-cinq milles qui séparent les deux centres pour visiter ces braves familles métisses.

En 1877, quatre cents familles canadiennes françaises arrivèrent de la province de Québec au Manitoba. Le canton de Saint-Jean-Baptiste, qui avait été érigé en paroisse par Mgr Taché, le 5 janvier 1877, eut une notable part de cette immigration et se trouva bientôt sur la belle et large voie du progrès.

M. l'abbé Fillion, qui avait desservi la colonie naissante après M. l'abbé Proulx, fut appelé par Mgr Taché, à la cure de cette paroisse. M. Fillion n'a pas bougé de là. Là il a vécu et travaillé toute sa vie.

Aussitôt appelé à la desserte de Saint-Jean-Baptiste M. Fillion bâtit une maison-chapelle de 40 x 30 et se mit sans retard à travailler à la parfaite organisation de sa paroisse.

Quel histoire que celle des paroisses françaises au Canada! Elles ont partout commencé modestement pauvrement, mais toutes sont nées sous un souffle de fier patriotisme et de foi vaillante: vous avez là la raison de leur si admirable développement.

Ces humbles débuts, ces migrations courageuses, ces pénibles travaux de colons, ce dévouement des prêtres, voilà les facteurs auxquels nous, Canadiens-français, nous devons toutes nos prospérités d'aujourd'hui.

La paroisse de St-Jean-Baptiste en était encore à son enfance lorsqu'une grave affaire faillit ruiner l'établissement. C'était en décembre 1878. Une élection provinciale avait lieu. Trois candidats y étaient sur les rangs: M. Joseph Taillefer, ancien commandant des Zouaves Canadiens à Rome, George Kline (un métis) et un M. Grant.

Quant vint le jour de la nomination, l'officier rapporteur, M. Joseph Turenne, de St-Boniface, refusa les bulletins de présentation de MM. Grant et Kline, pour défaut de forme; il proclama donc M. Taillefer élu député par acclamation.

Les amis de M. Grant furent si irrités de ce procédé et de cette procédure que, délibérant sans retard à Morris, située à six milles de St-Jean-Baptiste, ils résolurent de tuer l'officier rapporteur. Douces et tendres mœurs n'est-ce pas? Deux de la troupe revinrent donc pour enlever M. Turenne, qui était demeuré au presbytère ainsi que M. Taillefer, mais M. Fillion, homme de stature et de force magnifiques, retroussa ses manches et défendit l'entrée de son domicile? Rien ne bougea dans la maison! Forcés de se retirer devant la force, les deux compères s'en furent de nouveau à Morris, où ils rendirent compte de leur voyage: le lendemain matin, le presbytère fut assiégé par les mêmes personnages accom, agnés de quatres recrues. Tous étaient armés de pistolets. Ils trouvèrent la porte de la cuisine ouverte et entrèrent. Ils voulurent pousser plus loin dans la maison, mais la ménagère fit de la résistance, raisonna, discuta et parlementa si bien et si fort qu'elle éveilla l'attention du curé, qui passa sans retard à la cuisine. A peine M. Fillion était-il entré que l'un des assaillants de la veille lui mit au front un pistolet, en disant: c'est l'homme qui m'a mis à la porte hier soir!

Le curé, sentant sur son front le froid métal, ne fut pas lent à se protéger. D'un geste rapide et formidable il envoya rouler son homme à quelques pieds pendant que le pistolet volait dans un coin de la chambre. M. Fillion retraita au fond de la pièce: il attendait le brave Taillefer, qui se hâtait vers la scène. Mais pendant cette minute d'angoisse, nos malfaiteurs se saisirent de M. l'abbé Charbonneau, le vicaire, et le jetèrent violemment dans une voiture, malgré les efforts de M. Fillion. Ils étaient six contre un. Taillefer se précipita dans la cour pour demander aux Anglais compte de leur conduite. Pour toute réponse il reçut une balle dans la cuisse et s'affaissa.

Le pauvre M. Charbonneau, homme faible et souffrant, fut lié solidement par nos gaillards qui s'éloignèrent rapidement sur la route de Morris.

Le curé donna l'alarme: les Canadiens et les Métis montèrent à cheval et se mirent à la poursuite des ravisseurs. Quand on les eut rejoints, ils étaient rendus dans une hôtellerie de Morris, en nombre et en force.

On dépêcha un courrier à la station de télégraphe la plus rapprochée afin de prévenir Mgr. Taché. En quelques heures, les colons français de St-Joseph et St-Pie se réunirent en armes aux colons de St-Jean-Baptiste. Les Anglais, quand ils virent ce déploiement de résistance, commencèrent à douter de leur affaire. Ils laissèrent des amis s'approcher de M. Charbonneau pour le consoler. Sur le soir, le Révérend M. Cherrier, alors curé de St-Boniface et qui maintenant, a charge de la paroisse de l'Immaculée Conception, à Winnipeg, arriva à Morris au moment où trois juges de paix tenaient une enquête. Nos trois éminents jurisconsultes, écoutant les témoignages, pesant le pour et le contre des choses, et dodelinant les unes vers les autres leurs pauvres têtes prévenues d'ores et déjà contre "l'accusé", renvoyèrent sa cause aux assises, "à la grande cour"! La grande cour ne fut pas lente à démêler l'affaire. L'abbé Charbonneau fut naturellement exonéré de tout reproche; et les accusateurs durent ensuite à la générosité des "French" de ne pas filer une quenouille entre quatre murs de pierre.

Les événements que nous venons de raconter furent heureusement oubliés assez vite. Le mouvement d'immigration se continua. Il y eut même de l'enthousia-me dangereux. De 1880 à 1882, la fièvre de la spéculation, activée, motivée, devrions-nous dire, par la construction du Pacifique Canadien, s'empara d'une partie des colons. La dépression de 1883 en laissa un bon nombre avec des obligations sur les épaules; le prix du blé baissa dans le même temps; pour beaucoup, ce fut la gêne.

Mais tout cela ne fut que passager. La paroisse de St-Jean-Baptiste comprend aujourd'hui deux cents familles canadiennes françaises. Les fermes y sont vastes, bien cultivées, prospères.

Le village est animé, plein d'affaires: il y a des espérances. Des personnages éminents ont connu, à diverses reprises, la bonne hospitalité de cette paroisse.

Nommons Sir J. A. Chapleau, l'hon M. Dewdney, Mgr Fabre, Mgr Laflèche, puis plus tard, Sir Wilfrid Laurier et M. F. D. Monk. Tous y ont admiré une abondante floraison d'œuvres religieuses et un progrès matériel très accentué.

M. l'abbé Fillion était la figure dominante de cette paroisse il était pour tous un ami, un père dévoué. C'était un homme d'un conseil sûr. Ses funérailles ont eu lieu ce matin à Saint-Jean-Baptiste. Nous en donnerons un compte-rendu mercredi prochain.

A propos de la Presse Catholique

Bruxelles, 8 janvier 1907

Monsieur le directeur
et cher confrère,

J'adhère sans réserve à la *rectification* que le *Manitoba* a publiée le 2 Janvier dernier et je rends un confraternel hommage à la parfaite correction des termes dans lesquels elle est faite. *Errare humanum est, perseverare autem diabolicum.*

Je suis d'autant plus heureux de cette rectification qu'elle se termine par l'expression d'une opinion que j'ai l'honneur et le plaisir de partager. Si la création d'un journal catholique quotidien dans chacune des provinces du *Dominion*, et d'au moins un *grand* journal quotidien catholique à Montréal ou à Québec, n'est peut-être pas encore du domaine des choses possibles, actuellement, je ne désespère pas plus que vous sans doute, M. le directeur, de voir un jour les catholiques du Canada entrer dans cette voie. Qu'ils y entrent le plus tôt possible!... Si l'on songe que la population catholique, de toutes les langues du Canada représente près de 2 millions 500,000 âmes et qu'il n'existe pas encore de presse *quotidienne* "catholique," il y a lieu de s'étonner vraiment!...

La Presse est l'école des adultes: elle fait en grande partie l'éducation politique, morale et sociale du peuple. Les catholiques ne sauraient donc la négliger sans commettre une faute grave dont ils auraient à se repentir amèrement plus tard—et trop tard...

L'école, la presse, l'organisation, la concentration, voilà, selon moi, les points sur lesquels devraient converger, de nos jours surtout, les efforts des chrétiens,—aux prises, en Canada comme ailleurs, avec des forces hostiles, secrètement et parfaitement organisées, qui ont la presse à leur disposition, et qui font le siège de l'Eglise, puis successivement de toutes nos libertés

L HACAULT.

Les Anciens Noels

Autrefois, la sublime poésie de Noël se gravait profondément de le cœur des enfants; aujourd'hui sauront-ils encore les anciens chants naïfs, les pieuses légendes, contées autour de la bûche énorme qui doit brûler toute la nuit, et dont les crépitements sont symbole d'allégresse quand le feu d'artifice des étincelles s'envole dans la haute cheminée.

Le calorifère moderne a tué le foyer.

Dans le midi de la France surtout, on fête la nuit de Noël d'une manière un peu superstitieuse, peut-être, mais jolie et tout de même pieuse par la pensée d'amour et de charité qui préside à tous les actes.

Comme chaque fête implique l'idée de joie, et chaque joie l'idée de bien-être, on en arrive à un bon repas.

Les provençaux dressent une table devant l'énorme tronc d'olivier conservé pour la nuit mémorable et allumé dès sept heures du soir, le 24. Sur la table, les bougies enguirlandées de bobèches en papier découpé remplacent la lampe économique, le nougat roux se dresse flanqué d'oranges, de vin cuit, de pomme de Savoie et de la morue cuite au vin rouge.

Avant de s'asseoir devant le festin, la cérémonie commence par une invocation tant soit peu païenne au feu. Le plus jeune enfant de la famille s'agenouille devant la cheminée, et, sous la dictée de son père, répète les supplications au feu pour qu'il réchauffe bien pendant l'hiver les orphelins, les vieillards, les infirmes; qu'il répande sa lumière et sa chaleur dans la chaumière, et ne dévore jamais les maisons ni les navires qui voguent sur les mers immenses. Puis il bénit le feu et l'arose d'un coup de vin cuit. Après le repas, voici l'heure des libéralités.

Les pauvres passent dans la rue en chantant des cantiques; alors ceux qui ont un asile bien chaud entr'ouvrent leur fenêtre, et jettent aux malheureux un don en nature ou en argent, enveloppé dans un carnet de papier auquel on met le feu par un bout, afin d'indiquer où il tombera. Sur la table, on n'ôte jamais de laisser la part des morts, et toute la nuit elle reste sur la table et, au matin si on la retrouve intacte, elle est offerte au premier passant; plus souvent, le minet y goûte pendant la messe de minuit. La journée se passe en promenades; les beaux atours se montrent, il est chanceux de porter, à Noël, un bijou de toilette neuf. Puis vient l'heure de la dinde. Chez les pauvres comme chez les riches, la dinde rôtie est l'obligatoire met de Noël; on en mange les restes, le 28 avec le pain de St-Etienne. Ce pain a la forme d'une gourde et s'offre surmonté de laurier. Il renferme toute sorte de vertus merveilleuses: il préserve les chiens de la rage et les ânes de la colique. Le 26, on inaugure les crèches; cet usage s'accomplit aussi de l'autre côté des Pyrénées. Dans beaucoup de maisons particulières, les habitants ont décoré une pièce, y ont installé le divin petit bébé sur la paille, avec la Vierge, les animaux, les bergers, les étoiles. C'est à qui installera la plus symbolique étable, et les passants sont invités à venir voir et prier. Des chants, sortes de mélopées, dialoguées, s'entendent. Les bergers, réveillés en sursaut, disent: "Passe ton chemin, beau fils de riche, on voit que tu as dormi sans travailler jusqu'à la dernière heure." Mais l'ange riposte: "Bientôt un Dieu va naître, bergers, levez-vous!" Alors, les pâtres se lèvent et marchent vers Bethléem, tandis qu'un vieux mendiant, qui représente l'antithèse d'opposition nécessaire à toute action, reproche aux bergers de sacrifier leur sommeil: "Bergers, jouissez de l'heure qui passe, explique-t-il, la jeunesse est une espérance et la vieillesse un regret...

Le 6 janvier, arrivent les rois Mages et leurs chants sont les plus beaux Qui a inventé les Noëls populaires? Nul ne le sait. Ils se perdent dans la nuit des temps et reviennent presque semblables dans tous les pays

En Catalogue, Nadal est la fête des Réconciliations: ceux qui ont à se plaindre les uns des autres, pendant l'année, s'envoient des "Torrons" (gâteaux d'amandes) comme gage d'oubli. Les portes des prisons s'ouvrent pendant la procession des fidèles qui accompagnent le prêtre portant la communion aux malades des hôpitaux et aux prisonniers. Cette cérémonie est extrêmement touchante. On joue dans les théâtres des "Autos sacramentos" et "Los Pastarcillos in Bethléem" où sont figurés par des acteurs les scènes naïves du Noël chrétien.

A Paris on réveillonne sans savoir en l'honneur de quel saint...

A Rome, c'est également un mélange de profane et de mystique qui a tout de même son mérite, parce qu'il garde un culte et gagne le cœur par les yeux en faisant naître l'émotion, manifeste de l'âme

A l'église d'Aracoeli, au Capitole, le prêtre présente le "Bambino" aux fidèles du haut du large escalier où s'agenouille la foule. Il la bénit avec cette sainte image à laquelle les femmes tendent les bras. Ensuite on la porte processionnellement par la ville, pendant que dans les "Presepi" (petits théâtres) on joue les mystères du "Sanctissimo Bambino."

Tout ce qui est poésie éveille l'âme, aussi ne faut-il jamais détruire dans le cœur de l'enfant, une douce légende Qu'il mette son petit soulier le soir, dans la cheminée, et ne le trouve jamais vide... même quand il sera grand.

RENE D'ANJOU.

Le Jubile sacerdotal de Pie X

Le Pape Pie X célébrera en septembre 1908 ses noces d'or sacerdotales D'ores et déjà un comité s'est constitué en vue de célébrer par des fêtes spéciales cet anniversaire.

L'*Osservatore Romano* dit que, quoique la date en soit lointaine encore, il publie néanmoins avec empressement l'appel suivant du comité local romain, constitué à cet effet:

"Catholiques romains,

"Les multiples manifestations de dévouement et d'amour que les catholiques des diverses nations préparent en hommage à l'Auguste Chef de la hiérarchie, le Souverain Pontife, Pie X pour l'heureux événement de son jubilé sacerdotal, provoquent déjà une sainte joie chez les catholiques de Rome, toujours les premiers à prouver leur fidélité et leur affection à son Père et Pasteur vénéré.

"C'est dans ce but que le Comité local romain, qui a reçu de la commission directrice l'agréable mission d'organiser et de coordonner les diverses réjouissances que Rome catholique prépare pour l'heureuse circonstance, vous adresse au début de son travail, un appel fraternel qui sera d'autant plus efficace que nous sommes protégés par la Sainte Vierge Immaculée, gloire et espérance du peuple chrétien, qui se tourne vers elle et se confie à elle plus particulièrement en ce jour solennel.

"Dès maintenant donc, unis toujours et d'accord, que toutes les classes et toutes les conditions de notre ville tendant uniquement à offrir le tribut de notre filial dévouement au Chef aimé de la hiérarchie, et aussi à renforcer toujours davantage le sentiment religieux parmi nos concitoyens: seul moyen pour que la société qui soupire après la paix soit renouvelée en Jésus-Christ comme son Vicaire sur la terre nous en donna l'enseignement vénéré dès le début de son pontificat.

"Encouragé cependant par le but si noble et sacré qu'il poursuit, le Comité ne manquera pas d'associer aux œuvres de religion celles de charité et de soulagement des classes dirigeantes; et il ne manquera pas non plus, par des réjouissances spéciales populaires, par des réunions, des conférences et autres manifestations de foi, de raviver dans le peuple le dévouement traditionnel et l'affection à son Pontife vénéré qui, dans sa longue suite de siècles, considéra toujours les Romains comme constituant l'élite du monde catholique.

"Catholiques romains,

"Certes, les temps sont tristes, et les adversaires de l'Eglise, rendus plus audacieux par de prétendus triomphes, emploient tous les moyens pour éloigner de Dieu le peuple chrétien.

"Toutefois, nous devons reconnaître que notre concours de action pourraient éviter la plus grande partie des maux qui travaillent l'Eglise à cette heure.

Donnons donc au Pape, notre Père!

PERDUE

—PERDUE, dimanche dernier, entre St.-Boniface et Ste-Anne-des-Chênes, une mitaine en loutre. Une récompense libérale sera donnée à la personne qui la rapportera à nos bureaux ou à Mme Edouard Guilbeault.

L'"Osservatore Romano" Et M. Brunetière

Dans l'article nécrologique qu'il consacre à M. Brunetière, l'*Osservatore* rappelle que le retour au catholicisme du grand écrivain eut un éclat retentissant parce qu'il revêtit un caractère absolument scientifique. C'est pour cela que sa conversion eut dans la suite une importance exceptionnelle, même pour les sceptiques et les incroyants.

Le journal du Vatican conclut en disant que la mort de cet excellent savant, complètement sincère, ne peut manquer d'émouvoir à la fois le monde scientifique et tous ceux qui aiment encore la vérité délivrée des préjugés du matérialisme contemporain.

La mort de M. Ferdinand Brunetière, dit en terminant l'*Osservatore*, est un deuil pour les catholiques de France et du monde entier.

Union Sainte Cecile

L'Union Sainte Cécile a donné lundi soir une séance d'honneur à son président M. Roger Goulet.

Le programme n'a pas manqué d'entrain. Mentionnons, comme les meilleurs numéros : l'orchestre, qui est toujours habilement guidé par M. Salé; duos comiques : les Deux Bègues. Le Carnaval de Venise. L'avocat Patelin a eu plusieurs scènes où les acteurs ont surtout fait preuve de talent.

Voici le programme de cette soirée, à laquelle assistaient plusieurs membres du clergé ainsi que les membres de l'Union et leurs familles.

PROGRAMME

I. Ouverture : La fiancée, suite de valse, Wm. B. Tyers

ORCHESTRE DE L'UNION

II. Carnaval de Venise—chœur—orphéon.

III. Bochmmann et Tabicteen, bouffonnerie musicale : MM. Deny et Boutal.

IV Intermezzo — Bohemian Knights. Isidor Greenberg.

V Dialogue — Le Sourd : MM. Le Gouarguer et Dumouseau.

VI Adresse à M. le président, par M. Noé Bernier.

VII Marche—Happy Jappy Soldier Man, John W. Bratton.

VIII L'avocat Patelin—L'abbé Patelin, 1er acte.

IX Duo comique—Les Deux Bègues : MM Le Gouarguer et Beaupré.

X L'avocat Patelin—2ème acte.

XI Chanson comique. M. J. Le Gouarguer.

Réponse du Président

L'AVOCAT PATELIN

PERSONNAGES

Patelin, Avocat	M Deny
Simon, son frère	A. Bertrand
Guillaume, marchand	A. Boutal
Bartolin, juge	Le Gouarguer
Agnelet, berger	A. Dumouseau
Un commis de Guillaume	L. Griveau

M Goulet a fait à l'issue de la séance, un éloquent discours en réponse à l'adresse qui lui avait été présentée et en remerciement à l'Union en général. L'émotion s'était facilement emparée de notre ami, qui est doué d'une nature très généreuse et très affectueuse. M. Goulet a été applaudi avec beaucoup de sympathie : on voyait qu'il était un hôte aimé de cette soirée Nous ajoutons nos félicitations à celles de l'Union Sainte-Cécile et nous offrons à notre distingué fonctionnaire public, nos meilleurs vœux à l'occasion de son 40ème anniversaire.

Execution Capitale

Salvator Macri, le meurtrier de Jean Romanelli a été exécuté hier matin, à 9 heures, a. m., à la prison de Winnipeg

Il a été assisté par le R. P. O'Dwyer, O. M. I.

L'exécution s'est faite en présence du shérif, du gouverneur de la prison et quelques fonctionnaires ; à part cela, un certain nombre de spectateurs appelés là par devoir. La mort est venue environ sept minutes après la chute de la trappe. Macri était catholique et il est mort après s'être sincèrement converti. Paix à son âme.

RECEPTION

Son Honneur le maire et madame Bertrand ont donné, dimanche, de quatre à six heures, à leur résidence une réception publique.

Cette réception a été très distinguée ; les visiteurs ont été nombreux. Ce salon est bien connu, du reste, pour son hospitalité si accueillante. Pendant deux heures, une société élégante s'est succédé sans interruption et a fait de cet "at home" une très jolie fête mondaine.

NOTRE BLE CANADIEN

Calgary—La Cie du Pacifique vient de faire des arrangements pour expédier deux importantes exportations de blé. L'une est une commande de cinq cents tonnes, faite par des négociants de Hong-Kong, par l'entremise de la "Hall Elevator Compagny," de Vancouver. La seconde commande comprend deux chars de blé qui doivent servir d'échantillon. La consignation est pour Kobe, au Japon, et le chargement sera composé moitié de blé rouge et moitié de blé blanc d'Alberta. La première commande sera remplie dans le district de Claresholm, au sud de Calgary.

M. F. W. Peters, agent général du Freight pour le C. P. R., a dit au cours d'une entrevue, que sa Compagnie s'efforçait de développer le commerce de blé entre la province d'Alberta et l'Orient. On croit que la récolte d'hiver, l'an prochain sera deux fois plus considérable que celle de l'an passé.

Les petits Polonais

En Pologne, le gouvernement prussien s'obstine toujours à vouloir enseigner la religion aux enfants polonais en langue allemande, langue que la plupart ne comprennent pas. Les instituteurs emploient tous les moyens et ils se montrent très souvent d'une brutalité incroyable envers les petits Polonais.

La résistance des enfants est admirable, rien n'a pu la briser jusqu'à présent.

Les Polonais réclament avec instances, ainsi que le veut l'Eglise, que la religion soit enseignée à leurs enfants dans leur langue maternelle.

CHEZ NOUS ET AUTOUR DE NOUS

—L'hon. sénateur Bernier est reparti dimanche pour Ottawa.

—Son Honneur le lieutenant gouverneur et lady McMillan ont lancé des invitations pour un bal, le 22 du courant, au Manitoba Hall.

—PERDUE, lundi soir, entre le magasin de M. J. R. Côté, rue Dumoulin et la rue du Collège, Saint-Boniface, une robe de voiture noire, doublée en drap vert. Prière de la rapporter à nos bureaux ou à M. Pierre Couture, Saint-Boniface.

—De la neige, toujours. Jamais on en a vu autant. Les trains sont tous en retard ou même en désorganisation complète à certains endroits. Dans l'Ouest surtout, on doit faire un travail de déblayement pénible. Comme exemple de la difficulté qu'éprouvent les trains à circuler, notre M. Joseph Lecomte, de cette ville, en voyage dans l'Ouest, a pris cinq jours pour se rendre jusqu'à la côte.

—Il y avait jeudi dernier, une charmante soirée de jeunesse chez monsieur le juge et madame Prendergast Son Honneur était présent, et tous ont été heureux de le saluer durant sa courte vacance de Noël ; madame Prendergast et mademoiselle Prendergast ont donné à leurs invités une très gracieuse hospitalité. Mentionnons à cette soirée, madame la baronne du Deptal, de Prince Albert, en ce moment l'hôtesse de madame Prendergast.

AVIS.

Avis est par les présentes donné que quand l'acte d'incorporation d'une compagnie sous le nom "the Manitoba Radial Railway Company" sera soumis au Parlement du Canada à sa présente session, demande sera faite du pouvoir d'etendre la ligne du chemin de fer proposée dans une direction nord, de Lauder vers un point sur les bords des lacs Winnipeg, à ou près des côtes de la Baie d'Hudson, dans le district de Keewatin.

ARTHUR WAGNER,
Pour les requerants.

Daté à Winnipeg,
ce 18 jours de décembre 1906.

LE MANITOBA

LE PAYS DES BONNES OCCASIONS

POUR LE

Cultivateur, le mécanicien ou le travailleurs. Le port de tous ceux qui veulent fonder un chez soi

— OU —

La culture du grain, l'élevage des animaux, commerce de laitage amassent rapidement une fortune.

EN 1905.

1. 2,643,588 acres ont produit 55,761,416 minots de blé, une moyenne de 21 minots à l'acre.
2. Les cultivateurs ont dépensé $4,000,000 dans l'érection de batiments pour la ferme.
3. Winnipeg a dépensé $10,000,000 en construction.
4. Un collège provincial d'agriculture a été fondé.
5. La terre a augmenté de valeur dans toute la province. Elle vaut maintenant de $6 à $50 l'acre.
6. Le Manitoba a 40,000 fermiers à l'aise.
7. Le Manitoba a encore 20,000,000 d'acres de bonne terre non cultivée, attendant la colonisation.

A ceux qui se proposent de venir dans l'Ouest.

Vous ne devez pas passer par Winnipeg sans arrêter pour obtenir toutes les informations nécessaires sur les homesteads et les terres à vendre par le gouvernement provincial, compagnies de chemins de fer et de terrains.

R. P. ROBLIN,
Premier du Manitoba et Ministre de l'Agriculture

JOSEPH BURKE, 617 rue Main, Winnipeg Man. JAS. HARTNEY, 77 York Street, Toronto, Ont

FEUILLETON DU MANITOBA.

REMORDS

NO 6

III

Celui-ci effrayé du bruit et redoutant qu'elle n'ameutât par ses bruyants appels toute la domesticité, ouvrit et retourna s'enfouir dans un fauteuil comme s'il eût eu peur de lui laisser voir son visage.

Elle alla à lui et l'obligeant à relever la tête, qu'il cachait entre ses mains, elle recula, à l'aspect de sa face décomposée.

—Vencesias ! s'exclama-t-elle saisie d'un pressentiment.

A ce nom Michel se dressa et voulut s'enfuir.

Les forces de la jeune fille se décuplèrent, elle le retint et le fascinant du regard.

—Je veux savoir la vérité, dit-elle... qu'as-tu fait ? Où est Vencesias ?

Elle lui avait pris le bras.

Tout à coup elle poussa un cri d'horreur et ses yeux se fixèrent sur des taches sanglantes que portait le poignet de sa chemise.

Ces taches venaient du sang qui s'était échappé de la blessure de Vencesias et avait rejailli sur le meurtrier lorsqu'il lui souleva la tête, dans l'espoir de retrouver sur son visage, un reste de vie.

Devant cette preuve il ne chercha pas à nier son forfait, au contraire, il s'en accusa en exagérant même, dans le paroxysme de son désespoir et de ses remords, les détails et les motifs de son action.

—S'il n'était pas mort s'écria comme involontairement Inès, si encore on pouvait le sauver ?

Michel attacha sur sa sœur un étrange regard, dans lequel s'alluma presqu'aussitôt une lueur d'espérance.

—Ah ! s'il n'était pas mort ! répéta-t-il après elle.

—Conduis-moi près de lui, ordonna-t-elle.

Elle ajouta plus bas :

—Je ne te pardonnerai ton crime, que si tu m'aides à le réparer.

Comme mû par un ressort, il obéit et l'entraîna automatiquement.

Elle résista et donna l'ordre d'atteler.

—Afin de le rapporter, lui murmura-t-elle à l'oreille.

Michel par un suprême effort de présence d'esprit, ne voulut pas laisser venir le cocher et monta à sa place sur le siège, pendant qu'Inès se jetait dans la voiture.

En moins d'un quart d'heure, ils furent sur le théâtre du crime.

D'aussi loin qu'il put voir, Michel avait frémi, et à peine la voiture fut-elle arrêtée qu'Inès sauta sur le sol. Le meurtrier atterré, lui montra une mare de sang.

—C'était là, fit-il d'un accent sourd.

Le corps de Vencesias avait disparu.

Inès ne perdit pas confiance.

—Des passants bienfaisants l'auront trouvé et reconnu. Il est chez lui, courons nous en assurer.

Il voulut l'en empêcher, elle ne l'écouta pas et le força à remonter sur le siège. Ils reprirent alors leur course affolée.

Le concierge du château de Régé ne comprit rien à leur question. Ni mort, ni vif, Vencesias n'avait point reparu.

IV

La stupeur du frère et de la sœur ne saurait se décrire.

Ils n'osèrent insister auprès des gens de M. de Régé. Michel surtout, dont le visage trahissait les multiples émotions par lesquelles cette nouvelle le fit subitement passer.

A peine se retrouvèrent-ils seuls, en face d'eux-mêmes, qu'ils se communiquèrent leurs réflexions et s'interrogèrent.

—Que penses-tu de cette disparition demanda Inès.

Michel secoua la tête.

—Je ne me l'explique pas, balbutia-t-il, et je la comprends si peu, que je serais tenté d'admettre quelque intervention surnaturelle, céleste ou infernale. J'ai laissé Vencesias mort, ou du moins mourant, dans l'impossibilité absolue de se mouvoir, et loin de tout secours et son cadavre cependant, n'est plus sur le lieu du meurtre ! Le sang coagulé, dont la terre est encore imprégnée, prouve que je ne suis point la dupe d'une hallucination, le jouet d'un épouvantable cauchemar et qu'enfin, je suis bien réellement, ainsi qu'il me l'a crié de sa voix expirante, un assassin. Où est ma victime ? où est-elle ?... Ce doute, cette incertitude me rendent fou, je sens que ma raison m'échappe, gémit-il avec désespoir en étreignant son front brûlant entre ses mains.

Malgré son affolement et sa douleur, Inès tenta de le calmer mais quelque éloquence qu'elle déploya ce fut à peine si elle réussit à le rendre capable de reprendre sa place sur le siège et de les ramener à Béor.

Pendant que les chevaux dévoraient l'espace Inès réfléchissait et, de réflexion en réflexion, l'idée lui vint que Vencesias, rencontré par quelque passant charitable, avait été emporté pour être secouru. Involontairement, elle voyait dans ce fait la preuve qu'il vivait. En effet, on ne s'embarrasse point d'un cadavre. Seulement pourquoi ne l'avait-on pas transporté à Régé ! Vencesias, dans la contrée, n'était un inconnu pour personne. Cette circonstance la troublait ; néanmoins, comme tout était plus vraisemblable que l'intervention surnaturelle, dont avait parlé Michel, elle conclut que le blessé n'avait pas quitté les environs, et qu'il devait avoir été recueilli par des paysans de leur village ou d'un village voisin qui, cédant à un calcul, avaient préféré le faire soigner chez eux, que de le rapporter chez lui.

Dans cette conviction elle résolut de visiter l'une après l'autre les fermes et les chaumières où elle apprendrait qu'il y avait des malades, certaine de parvenir jusqu'à celui qu'elle pleurait.

Je finirai bien par arriver à lui, se dit-elle.

A partir de ce jour, elle consacra la plus grande partie de ses jours à la visite des malades et des malheureux. Mission d'ailleurs que justifiait sa double qualité de chrétienne et de châtelaine ; assurément elle en avait de tout temps rempli les devoirs, pourtant il faut bien reconnaître qu'elle y mettait à présent une activité si fiévreuse, que plus d'un des malheureux qu'elle assistait ne put s'empêcher de s'apercevoir de l'étrangeté de sa persistance à les questionner sur le nombre de leur famille, sur les personnes malades, oh ! ces dernières, plus que tout, l'intéressaient, elle tenait à les voir et quelqu'obstacle qu'on fit surgir pour la détourner d'eux, elle savait les surmonter. Il n'y avait point de maladie hideuse ou contagieuse qui l'effrayât; elle courait à tous les chevets.

Cette enquête indiscrète n'aboutit à aucun résultat. Vencesias n'était nulle part, personne ne l'avait rencontré, et tout le monde ignorait sa destinée. Mais où le mystère était plus impénétrable encore qu'ailleurs, c'était à Régé. Les gens du jeune marquis l'avaient vu s'éloigner dans l'après-midi du jour fatal, le cœur joyeux, le front serein et le sourire aux lèvres. Depuis cette instant on n'avait plus entendu parler de lui, si ce n'est par les amis qui venaient s'informer de son sort et auxquels on ne pouvait rien répondre.

Sans les traces sanglantes restées sur le sol, Inès elle-même n'eut pas cru au drame homicide raconté par son frère et dans lequel il avait joué un rôle criminel.

La disparition du gentilhomme, dont on ne s'était d'abord que peu préoccupé dans le pays, parce qu'on supposait qu'il était peut-être parti pour un voyage romanesque, dont il n'avait pas cru devoir parler, commença à étonner les plus indifférents. On se perdit en conjectures et de commentaires en commentaires on jasa tant et si bien que l'écho de ces bruits parvint jusqu'à la police.

Michel expia son forfait par les terreurs qu'il en éprouva alors.

Par bonheur pour lui ses laquais ne se souvinrent point du trouble dans lequel ils le virent à son retour de la forêt, le jour où Vencesias avait disparu et la simplicité d'esprit de ces bonnes gens ne leur suggéra pas la pensée de rapprocher l'attitude suspecte de leur maître, à ce moment, des faits concernant la disparition.

De plus, par un sentiment de fierté et de délicatesse, Michel n'avait jamais confié à personne l'aversion que lui inspirait Vencesias et qui avait survécu à la réconciliation de la duchesse et du marquis, comme au projet de mariage de Vencesias et d'Inès, cette union qui devait resserrer par des liens indissolubles, le deux familles ennemies.

—Cherchez à qui profite le crime pour trouver le coupable, dit l'axiome judiciaire.

Cet axiome eût été ici en défaut. Le crime était si loin de profiter pécuniairement au véritable meurtrier, que les soupçons ne pouvaient s'arrêter un seul instant sur lui.

Vencesias, fils unique riche, noble et possesseur d'un des plus beaux domaines du département, offrait trop d'avantages à sa fiancée pour qu'on soupçonnât Michel malgré les anciens dissentiments d'avoir voulu faire manquer le mariage. Au contraire plus d'un en apprenant la rupture forcée de cette future alliance, plaignit les Béor et il y en eut même qui exprimèrent au duc leurs condoléances. Cet excès de politesse mettait le malheureux à la torture.

Il résulta des recherches de la police qu'on parvint à découvrir de nouvelles traces de sang, encore visibles sur la terre, de même que sur les feuilles des arbustes d'une partie de la forêt, dans la direction d'une rivière, et l'on supposa que le jeune marquis, sans doute assassiné par quelque détrousseur de grand chemin, et abandonné comme mort par ceux-ci, se sentant pris de l'une de ces soifs ardentes dues à la fièvre avait, tant bien que mal, à l'aide d'efforts surhumains gagné le fleuve.

Des traces plus visibles là encore qu'ailleurs l'attestaient, et l'on conclut qu'en se penchant pour puiser l'eau, ses forces l'avaient trahi et qu'il était tombé dans l'abîme et avait dû être emporté par le courant.

L'explication semblait la seule plausible à moins d'admettre comme Michel une intervention surnaturelle.

(A suivre)